

Caroline Rainette

*Les Galets de la mer*  
*Louise Ackermann femme révoltée*

*Préface d'Aurélie Foglia*

*Suivi d'une étude sur Louise  
Ackermann et son oeuvre par  
Caroline Rainette & Elena Thuault*

*Étincelle* 

Conception de la couverture : Caroline Rainette

© ÉTINCELLE, 2016  
29 rue de l'Église - 75015 Paris  
etincellecompagnie@gmail.com  
06 60 81 72 79  
www.etincellecompagnie.fr

ISBN : 978-2-9552190-2-7



Du même auteur :

*Le Peuple et sa souveraineté dans l'art révolutionnaire (1789-1794)*,  
L'Harmattan, 2015.

Aux Éditions Étincelle

Stefan Zweig, *Légende d'une vie*, traduction & adaptation de  
Caroline Rainette.

Lennie Coindeaux, *L'Innommé*.

Caroline Rainette, *Les Galets de la mer* (version 3 comédiennes)





*Merci à Astrid Marc pour sa confiance et sa  
colloboration artistique dans la conception  
de la structure musicale et son interprétation.*



*Il faut être toujours ivre, tout est là ; c'est l'unique question.  
Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du temps qui brise vos épaules  
et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve.*

*Mais de quoi ?*

*De vin, de poésie, ou de vertu à votre guise, mais enivrez-vous !*

*Et si quelquefois, sur les marches d'un palais, sur l'herbe verte  
d'un fossé, vous vous réveillez, l'ivresse déjà diminuée ou disparue,  
demandez au vent, à la vague, à l'étoile, à l'oiseau, à l'horloge, à tout  
ce qui fuit, à tout ce qui gémit, à tout ce qui roule, à tout ce qui chante,  
à tout ce qui parle, demandez quelle heure il est. Et le vent, la vague,  
l'étoile, l'oiseau, l'horloge, vous répondront, il est l'heure de s'enivrer ;  
pour ne pas être les esclaves martyrisés du temps, enivrez-vous, enivrez-  
vous sans cesse de vin, de poésie, de vertu, à votre guise.*

*Baudelaire*



# Louise Ackermann

- 1813 (30 novembre)** Naissance de Louise Victoire Choquet, à Paris.
- 1832** Compose le poème « Élan Mystique ».
- 1838** Mort de son père. Elle part une année à Berlin dans une institution de jeunes filles.
- 1842** Mort de sa mère. Second voyage à Berlin où elle rencontre le linguiste français Paul Ackermann.
- 1843** Mariage avec Paul Ackermann.
- 1846 (26 juillet)** Mort de Paul Ackermann à Montbéliard, à l'âge de trente-quatre ans.
- 1850** Compose le poème « In memoriam ».
- 1855** Publication des *Contes* chez Garnier frères.
- 1862** Publication à compte d'auteur des *Contes et Poésies*.
- 1866** Publication à compte d'auteur des *Poésie. Prométhée, À Daniel Stern*.
- 1871** Publication à compte d'auteur des *Poésies philosophiques*.
- 1874** Publication des *Poésies. Premières Poésies. Poésies philosophiques* chez Lemerre.
- 1876** Publication à compte d'auteur de *Le Déluge*.
- 1882** Publication des *Pensées d'une solitaire, précédées d'une autobiographie* chez Lemerre.
- 1885** Publication des *Œuvres de L. Ackermann* chez Lemerre.
- 1890 (3 août)** Mort de Louise Ackermann à Nice.



*Louise Victorine Choquet, Mme Ackermann<sup>1</sup>*

---

<sup>1</sup> Paul Merwart, BNF, département Estampes et photographie, N-2 (ACKERMANN, Louise Victorine Choquet, Mme)..

## Préface

Une femme se livre. Dans *Les Galets de la mer*, voilà qu'une femme s'ouvre, et, depuis le dix-neuvième siècle qu'elle hante, nous devient contemporaine. Louise Ackermann est poète. Elle l'a caché à son mari : deux ans de bonheur seulement, et à présent la solitude, la vraie, la volontaire, à Nice, dans un ancien couvent de dominicains. « Complètement engagée dans l'animalité », elle se partage entre son corps et la nature. Durant les vingt-quatre ans de son veuvage, c'est au fond de cette « tanière » qu'elle fait des vers et des petits pâtés. Sa vie privée, droite, étrangère aux frasques, n'offre pas de prise. Pourtant, elle a eu cette impudeur fondamentale de la poésie : elle s'est dénudé le cœur. Pire : elle n'a pas cru en Dieu et elle l'a dit. Elle a mené une existence rangée, mais, par la pratique de cet art séditieux qu'est la poésie, et plus particulièrement la poésie qui pense, elle a contrevenu aux codes de son sexe et de la société. Sa mère savait le danger : elle ne voulait pas que sa fille s'attire l'aura douteuse et un peu ridicule de la femme de lettres. Mais Louise a persisté. Toute femme qu'elle est, elle s'est virilisée par la plume, de sorte qu'elle est devenue ce « monstre » que désigna au public la critique mordante d'un Barbey d'Aurevilly. Elle n'a pas pu faire autrement. Non, la poésie n'est pas convenable.

Sur scène, dans la vie, Louise Ackermann est seule. Elle se veut seule, et en même temps elle ne l'est pas. Elle lit les lettres de sa sœur, qui font exister autour d'elle le monde et ses mondanités. Le monde des lettres, en particulier : il est question brièvement de ses consœurs, de Marceline Desbordes-Valmore et de Marie d'Agoult, qui défraie la chronique, ou encore de Victor Hugo qui lui prodigua des conseils, quand elle était jeune. La pièce procède par échos discrets, qui rendent sensible l'épaisseur d'une époque. Ce monologue n'en est pas un. Louise Ackermann dialogue avec les livres, avec les ombres et avec

son idéal. Elle sait l'art de « se hanter soi-même ». Le narrateur tient le fil entrecoupé de ce destin de femme. Le moment de la pièce vient *après* : le temps de vivre dans l'immédiateté des sens et de l'amour étant révolu, Louise ne peut que renouer avec des souvenirs, dans une forme de vie seconde qui fait retour sur le passé, aussi bien par la réflexion que par l'imagination. Mais ce retour est sans illusion. Plus qu'elle ne retrouve l'éclat et la densité des jours disparus, elle porte le deuil de soi : « Il ne reste plus rien de cet ancien nous-mêmes ». Par son « cœur meurtri », elle se rattache à la grande génération des poètes du premier romantisme et de leur chant blessé. Le lyrisme personnel impose ce rapport à soi : on ne ment pas. On ne peut pas mentir. On puise à la source de l'expérience, et la vérité coule de source.

Ne nous y trompons pas : Louise Ackermann n'est pas assignable à la vague catégorie négative des poètes pleurards et narcissiques, à quoi on tend trop à réduire, avec la distance, la production de cette période. Elle ne pratique pas l'épanchement sentimental ni ne s'est fait une spécialité des confidences mièvres qu'on attend, en général, des femmes-auteures. Même si elle parle d'amour, comme du lien essentiel avec la vie, il n'est pour elle ni une sucrerie niaise ni une scie mélancolique. Elle échappe aux caricatures. C'est un être « fait de flamme et d'argile », qui se revendique à la fois ardent et fragile. Ce n'est pas pour rien qu'elle a habité, jeune, à la Rêverie. Ses « pensées d'une solitaire », pour reprendre l'un de ses titres, tiennent la note élégiaque : elle est une grande fascinée par le néant. De la vie, chacun n'est que le « passager ». Et cette vie lui pèse au point qu'elle plaint Dieu, parce qu'il est condamné à l'éternité. Ce dernier n'en est pas moins coupable, même si elle ne voudrait pas être à sa place. Oui, à cause du malheur, et du mal, qui précipitent tout vers la mort, il faut « pardonner à Dieu ». Ses *Poésies philosophiques*, en 1874, la posent en championne de l'athéisme. Elle est une libre penseuse : elle ose. La poésie, en elle, le veut. En réponse à Musset, notamment, elle lance ses chants d'impiété, et les assume à la première personne. Elle revendique le droit d'ignorer. De blasphémer. En pleine politique – conservatrice, cléricale – d'Ordre moral. Et c'est alors qu'elle devient la cible. En raison surtout de son sexe, comme si la pensée était chez une femme une prétention déplacée, un geste d'une indécence inconcevable. Puis, après ce succès de scandale, c'est le silence. Il enveloppe l'œuvre et le nom, et les efface.

Caroline Rainette fait sortir Louise Ackermann de son obscurité, fidèlement à la force qui fut la sienne. Elle entretisse des vers avec la fiction d'une voix qui médite sur l'existence dans son lien avec l'écriture. Ce tressage vaut par son authenticité à fleur de peau, sa délicatesse attentive aux contours des jours et au sentiment du temps. Être poète, à l'époque, quand on est femme, est un état. Louise Ackermann est tout habitée par la poésie. C'est une disposition existentielle. C'est une musique. « Il me semble que j'entends respirer le temps » dit-elle. Il faut écouter cela, d'autant plus que le spectacle que propose Caroline Rainette fait alterner des morceaux de compositrices qui furent ses contemporaines, Clara Schuman et Louise Farrenc, afin qu'ils entrent en résonance avec la voix humaine. La poète parle et se parle. Elle se raconte. Le narrateur reconstruit à deux voix cette biographie qui ne lui appartient plus qu'à moitié, puisqu'elle est devenue une vie de poète, dans son remuement et sa portée impersonnels. Une phrase vient éclairer le titre : « Nos écrits sont comme les galets de la mer. Ce n'est qu'à force d'être roulés dans notre esprit qu'ils acquièrent du poli et de la rondeur. » La pièce rend perceptible, comme une rumeur continue, ce roulement immense, élémentaire, des mots, qui se propage de siècle en siècle, d'une bouche de femme à une autre, puisque la poésie est avant tout affaire de diction, et que le théâtre permet de l'incarner et de lui donner voix pour de vrai dans son maintenant sans cesse recommencé.

Aurélie Foglia

*Poète, maître de conférences à l'Université  
Paris 3 - Sorbonne Nouvelle*

*Les Galets de la mer*  
*Louise Ackermann femme révoltée*

*Seule en scène créé le 26 février 2016*

*Théâtre de l'Île Saint Louis - Paris*

La pièce se déroule la nuit de la Saint Sylvestre, dans le cabinet de travail de Louise Ackermann, à Nice, villa de la Lanterne.

*Mis en scène & interprété par*  
Caroline Rainette

*Assistant à la mise en scène*  
Lennie Coindeaux

*Avec les voix de*  
Anne-France Lheureux & Bruno Aumand

*Accompagnement piano*  
Astrid Marc

*Sur des oeuvres de<sup>1</sup>*  
Mel Bonis  
Louise Farrenc  
Augusta Holmès  
Fanny Mendelssohn  
Clara Schumann

Production Compagnie Étincelle

---

<sup>1</sup> Liste des morceaux p. 51.



*Un petit bureau, de la musique. On entend un chien qui aboie.*

### **Louise Ackermann**

Oui Lion, bon chien... allez, va dormir, il est l'heure. Qui me dirait le point où l'intelligence de mon chien rencontre la mienne ? Ce qu'il y a de certain, c'est que nous nous comprenons, bien plus, c'est que nous nous aimons. Il y a une pensée, il y a un cœur là où quelques philosophes n'avaient rien vu qu'un automate.. *(Elle s'arrête, rêveuse)*

Quelle belle nuit... La musique me remue jusqu'en mes dernières profondeurs. Les regrets, les douleurs, les tristesses, qui s'y étaient déposés en couches tranquilles par le simple effet de la raison et du temps, s'agitent et remontent à la surface. Cette vase précieuse une fois remuée, je vois reparaître au jour tous les débris de mon cœur.

L'année qui se termine a été désastreuse. Est-ce que celle qui va commencer s'aviserait de lui ressembler ? Sans la connaître je la crois capable de tout. Que lui demanderais-je ? La paix. C'est le dernier désir des cœurs qui n'attendent plus rien.

Trêve de rêverie, il est temps de répondre à la dernière lettre de ma sœur. *(elle s'assied au bureau, décachette une lettre, se met à lire).*

« Monsieur d'Agoult se plaint encore de sa femme... ». *(Elle rit)* J'use largement du privilège des honnêtes femmes. Rien ne m'amuse autant que le récit des hauts faits de celles qui ne le sont pas. Il est toujours très intéressant d'apprendre comment est fait le sexe auquel on appartient ! Cela dit l'homme n'a pas le droit de se plaindre des défauts, ni même des vices de la femme. Celle-ci n'a qu'un but au monde : le captiver, et pour y parvenir elle se modèle sur ses désirs. Or, que lui demande-t-il ? Des charmes et du plaisir. Elle se fait donc coquette, frivole, menteuse pour le séduire. Au lieu de se rendre à de pareils attraits, s'il ne se montrait sensible qu'aux qualités de l'esprit et du cœur, elle s'évertuerait à les acquérir et deviendrait bientôt simple, sérieuse, vertueuse même ; car elle est capable de tout pour lui plaire. Négliger l'éducation morale et intellectuelle de la femme c'est se préparer à une triste génération masculine ; c'est laisser se détériorer à sa source la vertu et l'intelligence d'une nation. Si vous voulez avoir des hommes, faites des femmes. Mais que d'esprits ont la vue basse ! Ce sont des myopes pour lesquels un opticien devrait bien inventer des lunettes. Il y en a même de tout à fait aveugles. À ceux-là il faudrait faire subir l'opération de la cataracte intellectuelle. Mais s'y soumettraient-ils ? Leur cécité leur est si chère !

Les circonstances de la conception doivent être décisives. S'il n'y a pas eu attraction passionnée, enthousiaste, étincelle, que pourra être l'individu conçu ? Voyez plutôt le produit de nos mariages d'argent et de raison, une race sans grandeur et sans flamme. Les enfants naturels sont des espèces de prédestinés. Ils ont ordinairement plus de talent et plus de chance dans la vie que les autres ; ils ont l'étincelle de l'étoile... Amour on peut te bannir et te maudire, c'est toujours à toi qu'il faut aller demander la force et le génie.

*(Elle reprend sa lecture)* « Mademoiselle Prunelle passe son temps à se montrer en public depuis que Martinez l'a prise comme modèle pour

l'une de ces toiles... ». Quand on a une fois goûté de l'exhibition on n'en veut plus démoder. Si j'avais prêté mon chien pour l'exposition de son espèce, je ne m'y fierais plus ; je craindrais toujours qu'il ne m'abandonnât pour retourner aux Champs-Élysées !

*(Elle poursuit sa lecture)* « Madame Valmore est au comble de l'ennui avec ses domestiques. Elle n'arrive pas à en trouver de convenable et aucun ne reste plus de quinze jours en ce moment, quinze jours étant alors une éternité. Cela lui coûte une fortune, elle fait appel à tout son entourage... ». Ah combien me semblent mesquins les drames tirés de nos passions éphémères et de nos petites combinaisons sociales ! Il est étrange que, parfaitement certains de la brièveté de la vie, nous prenions tant à cœur les intérêts qui s'y rapportent. Quelle est cette activité, ce mouvement, à l'entour de places et de richesses dont nous aurons si peu de temps à jouir ? Et ces pleurs sur des morts chéris que nous irons rejoindre demain ?

L'homme sait tout cela, et cependant il s'agite, il s'inquiète, il s'afflige, comme si la fin de ces empressements et de ces larmes n'était pas prochaine, et nulle philosophie ne peut lui donner sur toutes choses l'indifférence qui convient à un condamné à mort sans espoir ni recours...

*(Elle reprend sa lecture)* « Je m'inquiète de ta retraite solitaire à la campagne, si loin de nous ! ». Oh chère sœur comme tu as tort ! En somme, mon existence est douce, facile, indépendante. Le sort m'a accordé ce que je lui demandais avant tout : du loisir et de la liberté.

*(Elle se met à écrire)* Ma très chère Caroline. Je te remercie de toutes ces nouvelles qui me semblent si loin, et de ta charmante sollicitude à mon égard, mais je ne te demanderai qu'une seule chose : cesse de te tourmenter, je me sens apaisée, loin de l'agitation des villes. C'est une vie à mon goût. Les occupations agricoles ont une vertu